

Les Premières Représentations

OPÉRA-COMIQUE. — *Kermaria*, idylle d'Armorique en trois actes et un prologue de M. Gheusi, musique de M. Camille Erlanger.

Et d'abord dégageons de la chute complète de cet ouvrage la personnalité de M. Camille Erlanger. Même après le fâcheux événement de pareille soirée, il reste un musicien de technique solide, dans le mouvement moderne, riche d'idées, de tempérament généreux et ardent, d'inspiration abondante, d'impression neuve et énergique, et dans l'orchestre, et dans le drame chant, capable aussi, d'élévation dans le rêve, de sentiments délicats dans la douceur, la tendresse et l'amour. Si tous ces dons ont succombé sous un livret affreusement vide et banal, M. Erlanger se revanchera un jour prochain sur un thème propice. On peut attendre de lui une œuvre : il est certain que le musicien de *Saint-Jean l'Hospitalier* la donnera.

Ah ! la carrière n'est pas facile aux compositeurs récents et même anciens. Deux théâtres d'opéra existent qui sont systématiquement hostiles à tout nouveau venu et dont les directeurs n'admettent que les œuvres consacrées, les partitions estampillées par un nom célèbre ou les ouvrages de médiocrité non alarmante. Les jeunes musiciens apprendront la patience en se rappelant à quel âge Reyer et Lalo atteignirent la scène, mais ils ne se décourageront pas au souvenir de César Franck qui en fut repoussé jusqu'à la fin.

Pour M. Erlanger, le stage ne se prolongea pas trop ; les difficultés préliminaires semblent avoir été vite aplanies, mais je suis sûr qu'il n'eut pas le choix du poème, la liberté de composer un ouvrage selon son esprit et ses préférences. J'ignore les conditions de sa collaboration, mais j'en pourrais écrire l'histoire, rien qu'à la connaissance du livret. Entendez le sujet soumis à M. Carvalho, un vieux brave qui progressa sur le tard à l'opéra-comique militaire. Il lui faut des soldats, n'en fût-il plus au monde, des Autrichiens, des Espagnols, des carlistes, des républicains, voire des chouans. Pif ! paf ! poum, paratapapoum ! Il n'y a pas d'opéra-comique sans militaires : dans celui-ci ne manquaient ni le sergent des milices républicaines, ni Yann et ses chouans : voilà le bon poème ; le jeune musicien dut obéir.

Connaissez-vous les titres du poète P.-B. Gheusi, ô Toulouse si chère ! Il fut sacré poète par Léon Kerst auquel est dédié le présent livret. Sur la feuille de garde de *Kermaria*, les titres de P.-B. Gheusi sont inscrits : *Vingt Ans*, sonnets ; *Damayante*, drame lyrique ; *Rayon d'onyx*, poème dramatique ; *Konrad Wallenrod*, drame lyrique ; *Aurimonde*, drame historique ; *Çanta*, épopée lyrique ; la *Veillée de Jeanne d'Arc*, poème lyrique ; l'*Ame de Jeanne d'Arc*, grand in-4° ; *Carlaman*, drame lyrique ; *Ernessinde*, drame lyrique ; le *Serpent de mer* (sous presse) — dépêchez-vous de nous donner le « Serpent de mer » ; *Montségur* (en préparation). Je ne pousserai pas plus loin l'énumération ni n'évoquerai le souvenir de *Guernica* mort-né. Pauvre Erlanger !

* *

Passé pour la niaiserie de l'amourette, le manque d'intérêt du drame : tout le monde est sujet à se tromper, à s'illusionner, mais l'erreur ici est prétentieuse. L'auteur s'imagine-t-il avoir mis en action un thème légendaire parce qu'au premier acte on y chante une légende :

Yvon intéressé

Encore une légende ! Oh ! contez-la, Tiphaine !

M. P.-B. Gheusi suppose-t-il nous donner l'illusion de la nouveauté, de la hardiesse, de la rénovation du genre en intitulant ses actes : *Episodes*, alors qu'il expose platement les situations accoutumées de l'opéra-comique : ronde, prière, chœur babillard, duo d'amour, alors que toute son invention consiste dans la millième et unième redite, dans l'ultième amendement de la *Dame blanche*. L'affaire se déroule en Armorique et il n'y a rien de breton, ni visages, ni mœurs, ni musiques ; ces chouans, ces paysans, ces paysages, je les ai vus trop de fois ; ils sont les pantins, les enluminures, les grimaces démodées, les Bettinet faux naïfs du genre éminemment bête qui n'est plus français. Un librettiste s'offre ou est imposé à un musicien moderne, à un artiste créateur qui souhaite appliquer son inspiration à des types essentiels, aux caractères permanents de l'humanité, et l'accommodeur de livrets n'est même pas capable de comprendre ce qu'est une légende, un type légendaire. Aussi tel poète accouche-t-il d'une histoire d'enfant, déroulée dans un pittoresque de chromolithographie, pour l'agrément et l'intelligence d'un directeur auquel le compositeur, fût-il d'inspiration, de nouveauté, se voit contraint d'incliner sa musique. Vraiment, il y a de quoi se fâcher contre ces gâte-talents et sentir la volonté d'empêcher leur intrusion.

Sous le bénéfice des observations précédentes, je donne la parole à M. P.-B. Gheusi qui, au début de son poème, en expose le thème.

« Vers la fin de la pacification de la Vendée, un sergent de la milice républicaine, Yvon, laissé pour mort après une escarmouche contre la bande d'Yann le Chouan, fut recueilli, soigné et guéri par Tiphaine, la propre fiancée du farouche partisan. Tout meurtri de sa lutte contre le trépas, l'esprit obscurci encore des ténèbres de la mort, Yvon, fort épris de rêves et de légendes, avait inspiré à sa douce garde-malade cette pitié compatissante qui est l'inconscient chemin des âmes vers l'amour. Yann, rendu clairvoyant par sa jalousie, exige d'Alain, père de Tiphaine, la promesse nouvelle de se l'accorder qu'à lui seul, sans vouloir convenir avec Annette, mère de la jeune fille, que sa rudesse brutale semblait détourner de lui la sentimentale Bretonne.

« Yvon, cependant, appuyé au bras de celle qui l'avait sauvé et qui l'aimait sans le discerner clairement encore, explorait la lande où l'attiraient bien des mystères, depuis la rencontre d'un ermite, centenaire et muet, dont on ignorait le refuge, — moine incestueux que le ciel avait châtié, mais que le chaste amour de deux amants prédestinés devait, avant sa mort, délier de son crime, — jusqu'aux ruines du castel de Kermaria, haaté par la Fille Bleue, spectre d'une châtelaine dont la musique avait été l'unique passion terrestre et qui, de ses doigts glacés, disait-on, réveillait parfois les vieilles orgues endormies en la chapelle du manoir.

« Instruit de la légende, Yvon flottait entre la foi et l'incrédulité, lorsque la rumeur des orgues lointaines vint l'intriguer, au point de lui faire accepter avec joie la perspective de gagner la nef enchantée, pour s'y soustraire aux fureurs d'Yann.

« Tiphaine, surmontant sa peur, vient

(1) Ou Annette ad libitum, dit le ravaoi.

à Kernaria, apporter des vivres pour le convalescent et panser ses blessures. Impressionnés par la solitude agreste de la nef et la présence de l'orgue légendaire, tour à tour éclairés par la lune et ensevelis dans les ombres mouvantes de la nuit, les deux jeunes gens, s'hallucinant l'un l'autre, se montrent des formes vagues autour d'eux.

Yvon, encore en proie au délire de la fièvre, reconnaît soudain, dans l'éblouissante clarté de la lune, l'ange qu'il entrevoyait naguère à son chevet d'agonie et qu'il rêvera de toute la ferveur de son amour; il adresse à Tiphaine — car c'est elle que son égarement métamorphose ainsi à ses yeux — des aveux si troublants que la vierge éperdue s'abandonne délicieusement au charme d'être adorée par celui qu'elle aime; dans son âme se lève l'aube ineffable de l'amour, qu'elle prend, elle aussi, pour une incarnation surnaturelle de la spectrale et lumineuse Fille Blanche. Exaltée, elle laisse Yvon, prostré et endormi, sous la garde de l'âme errante et s'enfuit sans avoir aperçu l'Ermitte muet de la lande; il vient pourtant, au fond de la nef qui lui sert d'asile, d'écouter les chastes aveux des deux amants et pleure enfin des larmes de repentance et de poignant ressouvenir. Sa présence n'expliquerait-elle pas les hymnes mystérieuses des orgues, éveillées sous ses doigts, durant ses méditations solitaires devant l'antique clavier?...

« Le sommeil du sergent est peuplé de cauchemars étranges : sylphes, lutins et korrigans l'ent, toute la nuit, environné de danses et de vertiges. Il a rêvé, certes; car, avec l'aurore, voici lui revenir toute sa lucidité : le nom de Tiphaine monte de son cœur à ses lèvres. Lorsqu'elle accourt enfin pour l'avertir de l'irruption prochaine des Chouans, lancés par Yann au Kernaria, il lui redit, souriant et calme, ses aveux passionnés de la nuit. La jeune fille, transfigurée, recouvre en un instant toute la félicité qu'elle croyait dissipée déjà comme d'inconsistantes vapeurs de rêve et refuse de quitter le fiancé élu par elle, malgré les supplications d'Annette et d'Alain, suivis de près par les Chouans du sauvage Yann.

« Mais un orage s'amorce dans le ciel; l'insurgé veut immoler son rival à sa fureur lorsque, dans l'orgue légendaire, éclate tout à coup une mélodie grandissante; la foudre tombe sur Kernaria, tandis que, devant les assaillants paralysés de terreur, l'ermite réprouvé surgit et, recouvrant soudain la parole, enjoint à Yann de mettre bas les armes; manifestement racheté par la pureté d'Yvon et de Tiphaine, il les unit ensuite et proclame, solennel, l'éternité divine de l'amour ».

Dans les « épisodes » le livret revêt la forme concrète, positive et banale de l'Opéra-Comique. M. Erianger s'y est trouvé emprisonné et, faute d'éléments pathétiques, de situations lyriques, en l'absence d'un drame où exercer sa volonté de musicien dramatique il s'abandonna à l'inspiration purement musicale, prouvant de la variété dans ses idées, de la puissance symphonique dans leur développement, mais ces morceaux de musique détachés ralentissaient l'action et semblaient contraire au mouvement scénique. L'amour, passion essentielle du dramatique, fait défaut au poème de *Kernaria* et le musicien qui ne voulut pas perdre l'occasion d'être entendu, de manifester tout ce qu'il a en lui, grandit au duo de Tristan et d'Yseult l'amourette du sergent de la milice avec sa payse. Ce prolongement abusif de la scène amoureuse entre les deux jeunes gens a gâté la partie; l'influence du génial modèle est devenue trop apparente et pourtant il y a de la douceur, de la caresse, de la poésie dans la mélodie jaillissante au cours de ce long dialogue où, à deux reprises seulement, les voix s'unissent. La facture, je le répète, dépend trop visiblement du second acte de *Tristan*.

La partition commence par un prologue entre le moine et un chœur invisible, qui a le mérite d'être clair, sonore, sinon original, dans un sincère sentiment religieux. Du reste, la partie mystique est d'heureuse venue, aussi bien au début qu'à la fin. L'orchestre aussi résonne et palpite dans un large mouvement, dans la couleur et le pittoresque; là le tempérament du compositeur s'est déployé mieux que dans les lieux communs du poème : il prêtait une âme harmonique aux fantoches du traditionnel Guignol.

Le second acte abonde en parties musicales habilement traitées, mais c'est de la musique en soi, sans nulle signification passionnelle et tout à fait opposée au mouvement d'un drame lyrique. M. Erianger n'est pas irresponsable de l'inutilité de ce second acte qui est l'acte formulé de tous les vieux opéras-comiques. Le poète P.-B. Gheusi lui proposait plusieurs situations coutumières : chœur de fileuses, légende, prière du soir, et « l'idylle » s'accomplissait en « Armorique ». Comment le musicien n'essaya-t-il pas d'imprimer à la mélodie du chœur de femmes la couleur des *lied* naifs du Finistère et du Morbihan. N'est-il jamais allé en Bretagne? n'a-t-il pas vu, réunies sur la place de l'église ou au bord de la mer, ces fileuses ou tricoteuses d'âges divers et de visage si différents, les unes, les vieilles, d'aspect rude et sauvage, les autres aux jeunes figures de douceur et de mélancolie;

n'a-t-il pas oui, égrené, par la bouche d'une vieille, le motif monotone, la plaintive mélodique que toutes reprennent en chœur avec des trouvailles de rythme, des variations presque toujours justes du motif qui émane de leur instinct et de leur race? Pour la prière du soir, a-t-il entendu le cantique des craintives enfances et des fois puériles chanté ensemble par les humbles Bretonnes à genoux? S'il a vu, s'il a entendu, pourquoi ne pas restituer à ces scènes leur couleur et leur son réels? S'il ignore la Bretagne, la contrée admirable de l'Océan, comment prétend-il exprimer l'âme des Bretons? Comment un artiste s'avise-t-il de chercher hors du *lied*, à l'envers des mœurs locales, un thème choral, une mélodie à l'album de chromos où sont enluminés Bretons, Chouans, paysannes, loups-garous, moines, lutins, etc., etc. Musiciens, prenez garde! la Dame blanche vous regarde!

Kernaria est interprété sans défaillance. Je dirai même que M. Bouvet chante avec ampleur, d'une voix solide, dans un bon style lyrique, le rôle du moine. La voix de ténor de M. Jérôme est fraîche et timbrée; celle de Mlle Guiraudon encore que moins étendue, est d'un son pur et charmant. Il importe que cette jeune artiste s'étudie à la prononciation nette, à la déclamation lyrique. Son début ne laisse pas d'être heureux.

Mlle Wyns chante et joue de bonne façon. M. Mondaud, dont la part de chant est mince, se revanche sur la mimique, la gesticulation, et fait un chouan de mélodrame.

THÉÂTRE DE LA RENAISSANCE. — *Spiritisme*, comédie en trois actes, de M. Victorien Sardou.

Adeptes convaincus de l'immortalité des âmes, de la migration des esprits, de leur présence réelle autour de nous durant les étapes vers les nouvelles incarnations, M. Victorien Sardou devait être sollicité par le désir de donner à ses idées la forme théâtrale.

Auteur dramatique protéiforme, d'intelligence et d'habileté supérieures, il comprenait à quel point le spiritisme permet de moyens mystérieux, frappe les imaginations et intéresse un grand nombre de spectateurs, mais en même temps il redoutait tout ce que pareille matière comporte de périlleux et de ridicule sur la scène, devant un public sceptique, enclin à la raillerie. Toutefois, impressionné par les modes et les courants intellectuels, excellent à saisir le sujet d'actualité, M. Sardou jugea opportun pour la comédie de *Spiritisme*, le moment où un renouveau de mysticisme et de religiosité fleurissait dans les âmes contemporaines. L'exécution n'en restait pas moins difficile et délicate et c'est merveille que l'amusement, la légèreté, la prestesse et parfois l'émotion de la comédie nouvelle. Pièce de théâtre, assurément, avec tous les postulats du genre, mais pièce de la meilleure façon, pour l'agrément d'une soirée.

Au bord de la mer, à Saint-Jean-de-Luz, une société de Parisiens se réunit dans la villa de M. d'Aubenas. Là se rencontrent des parents, des amis de celui-ci, mais sa femme témoigne une amitié particulière à deux étrangers, la comtesse Thécia et M. Micaël Stoudza avec qui elle se lia par la facilité des relations estivales. Ce que sont vraiment ces gens sous leur surface séduisante, un cousin de Simone, élevé avec elle, M. Valentin Clavières, le lui dira. Thécia est une aventurière roumaine tirée de la basse galanterie et crée comtesse par un caprice d'archiduc; quant à Stoudza, beau et galant cavalier, c'est un Serbe sans moyens précis d'existence, cherchant la proie d'un riche mariage. Hélas! lorsque, avec une autorité fraternelle, le clairvoyant Parisien tâche d'éclairer sa cousine sur ses nouveaux amis, il est déjà trop tard. Simone, pauvre jeune femme au cœur faible, aux imaginations vagues, aux rêves d'amour romanesque, oisive, désœuvrée, s'est laissée séduire par le Stoudza. Mariée à un honnête homme qui l'adore, elle céda naturellement aux attaques savantes de l'oblique étranger, du menteur qui convoite une belle fortune, dont quelque éclat scandaleux, cause de divorce, le rendra maître. Tout à l'heure, Madame d'Aubenas feindra de partir pour Paris, précédant son mari d'une huitaine; elle quittera la villa avec la comtesse qui est du voyage, mais au lieu de prendre le train en compagnie de Thécia, grâce à la complicité de cette dernière, elle ira passer la nuit chez Micaël et ne rejoindra que le lendemain son amie montée seule dans le train.

Depuis peu, grâce aux enseignements du docteur Davidson, médium écossais, M. d'Aubenas est entré en communication avec les esprits. Ce soir même, il y aura séance de spiritisme pour les hôtes de la villa. Parmi ces derniers, un médecin, le docteur Parisot, s'indigne de la crédulité de M. d'Aubenas et de ses amis; il les raille, il tourne en moquerie leurs pratiques et la nouvelle foi. Davidson réplique, donne de fort bonnes raisons et invoque contre le négateur l'autorité de savants illustres, convertis à la doctrine par des preuves expérimentales. Le colloque des deux docteurs est fort instructif, encore

qu'on y sente la présence de l'esprit de Sardou, déterminé à confondre le douteur obstiné.

Enfin les assistants se rangent autour d'un guéridon, y imposent leurs mains et bientôt un craquement se fait entendre, l'esprit manifeste sa présence et d'Aubenas l'interroge à haute voix en suivant sur un alphabet les indications des coups qui forment des mots :

« Ouvrez la fenêtre ! », prononce l'esprit.

Tous s'empressent à la fenêtre et à la porte; le ciel est en feu et, du côté de la gare, on aperçoit les rouges lueurs d'un immense brasier.

Telle est la donnée d'un premier acte rapide, intéressant et curieux.

Le deuxième acte s'accomplit dans la maison de Micaël Stoudza où Simone a passé la nuit. Il est trois heures de l'après-midi et les deux amants enfermés, séparés du monde, ignorent les événements de dehors. Simone est inquiète; la veille au soir, peu après son entrée, on frappa violemment à la porte du bas. Tout à coup le domestique, que Micaël avait éloigné, arrive éffaré; il annonce qu'un terrible accident a eu lieu à la gare, que le train de onze heures vingt s'est heurté à la sortie de la station contre un train de marchandises et que dans la collision les wagons de deux convois ont pris feu : les voyageurs du train de onze heures sont tués ou brûlés. Onze heures! c'est l'heure où Mme d'Aubenas devait partir. On doit la croire morte; comment maintenant justifier cette absence? Le domestique sorti un moment revient avec le journal qui raconte les circonstances de la catastrophe et donne le nom des victimes. Celui de Simone est inscrit en tête. On a retrouvé sous un wagon de première classe, le corps carbonisé de Thécia, qui gardait au bras la chaîne du sac de bijoux de Simone, et le cadavre défiguré passe pour celui de Mme d'Aubenas.

La malheureuse se tord les mains. Si elle dément la croyance générale, sa faute se manifeste à tous; à ce moment, M. d'Aubenas, son frère, un ami et Valentin Clavières se présentent à la porte de la maison de Micaël. Simone se cache dans une pièce voisine, les quatre personnes entrent; les vêtements de M. d'Aubenas sont en lambeaux; il est blessé à la main et couvert de boue; toute la nuit avec une ardeur désespérée, il a déblayé les restes des wagons, il a cherché le corps de sa femme et il veut savoir de Micaël à quelle heure exacte elle a pris le train et si par bonheur elle n'est pas montée dans un train omnibus qui suivait. Stoudza élude les questions et évite de répondre nettement. L'infortuné d'Aubenas se retire avec ceux qui l'accompagnent. Pourtant Valentin est demeuré; il promène autour de lui un regard soupçonneux et comme Micaël semble s'étonner de sa présence, il lui dit brusquement : « Mme d'Aubenas est ici. » C'est qu'ades indices, à l'effarement du domestique, à l'embarras du maître, le perspicace cousin a deviné la vérité.

Simone se jette dans ses bras et le supplie de ne point l'abandonner en cette affreuse situation; elle lui demande son conseil pour prendre un parti. Que faire? Réparer et détromper son mari? Mais ne vaut-il pas mieux que l'excellent homme la croie morte? Elle disparaîtra, elle s'en ira vivre à Belgrade auprès de Micaël et ainsi sa mémoire demeurera respectée et l'honneur conjugal intact.

Valentin la détourne de ce projet impossible. Une femme ne saurait ainsi se supprimer vivante; le moindre incident, le hasard d'une rencontre révélera la vérité et fera connaître à d'Aubenas la trahison et la faute. Après avoir pleuré sa femme morte, il maudira l'adultère revenue.

Simone recourt à l'avis de Micaël; mais, contre son attente, le Serbe se trouve d'accord avec Valentin. Le triste compère a tout de suite mesuré les conséquences matérielles de la position. Mme d'Aubenas, morte civilement, est privée de sa fortune de six millions, elle n'a plus rien, elle tombe à la charge de l'amant; aussi Micaël l'engage-t-il à aller retrouver son mari; il y aura scandale, divorce, mais l'on pourra se marier ensuite. Avec de maigres revenus, il n'a pas de quoi soutenir le train de vie d'une femme élégante, c'est à peine suffisant pour lui. Et soudain se déchire le voile devant les yeux de Simone : elle est désabusée, elle comprend l'infâme calcul de son amant. Oh! qu'elle a honte et remords de son acte! Tout à l'heure, devant le désespoir de d'Aubenas, elle sentit l'immense amour de son mari et se reprit à le chérir, à le respecter. S'il voulait lui pardonner, quelle affection elle lui vouerait après une telle épreuve! Valentin promet de s'employer à cette réconciliation, mais il ne quitte pas le Serbe sans avoir convenu de le retrouver sur un autre terrain.

J'ai indiqué les traits essentiels du drame; il ne m'est pas possible d'en rappeler tous les incidents, de montrer les rouages, les complications ingénieuses d'un acte de Sardou. Le moyen de l'accident de chemin de fer est vraiment d'invention saisissante; la scène du mari, d'émotion poignante, et le débat où se révèle le caractère du Serbe est poussé avec une grande habileté de logique apparente.

C'est le spiritisme qui dénoue le drame.

D'Aubenas, après son épouvantable malheur, s'est retiré dans une maison qu'il possède à Port-Maria, sur la baie de Quiberon. Dans l'exaltation et peut-être le trouble de ses facultés mentales, il croit vivre en communication avec l'esprit de sa femme, il l'appelle; aussi Valentin, assuré de la générosité de l'âme de douceur et de pardon du veuf, amène-t-il Simone auprès de lui. D'Aubenas évoque l'esprit, et c'est Simone elle-même qui apparaît; elle s'accuse, elle implore son pardon, et le mari qui, après un moment, voit qu'il n'est plus en présence d'un esprit, mais d'une femme coupable et malheureuse, lui ouvre ses bras.

Même en n'ajoutant point foi aux esprits ni aux apparitions, on ne saurait rester indifférent à de telles questions posées sur la scène avec les moyens ingénieux de M. Sardou dans l'illusion d'une pièce rapide, légère et intéressante. Mes préférences ne sont point pour cette manière de théâtre, on le sait de reste. Le personnage du cousin est bien un peu d'une lignée de sauveteurs connus; la mort de Stoudza, tué en duel par Valentin, est de punition peut-être expéditive; mais, enfin, il ya un mouvement d'idées curieuses là-dedans; ça marche et ça amuse.

Le rôle de Mme Sarah Bernhardt prête d'abord à ses qualités de comédienne dans la grâce et la légèreté; mais il y a toujours un moment où cette magnifique artiste s'élève d'un coup d'aile au génie tragique, et ce moment dure tout le second acte. M. Brémont représente le mari avec beaucoup de dignité, d'unction et de douceur; il trouve des cris de douleur émouvants. M. Deval compose intelligemment et exprime avec finesse le rôle du cousin Valentin; de même M. Laroche prouve des qualités progressives de comédien à chaque nouvel emploi. Le personnage du docteur Davidson permit à M. Ripert de mettre en relief des qualités sérieuses et personnelles de diction et de tenue suivies d'un succès marqué. La partie de Micaël Stoudza est ingrate. M. Paul Plan ne l'aggrave-t-il pas par le débit? Des rôles épisodiques sont agréablement tenus par M. Angelo, par Mlles Seylor, Caron et Labady.

HENRY BAUER.

LINOLEUM INCRUSTE INUSABLE
28, AV. DE L'OPERA, 28 - B. SEBASTOPOL.

LE CACAO VAN BOTTEN

Il constitue une boisson délicieuse, saine et peu coûteuse, qui convient mieux que toute autre boisson, à la consommation journalière; on ne s'en lasse jamais.

C'est à la fois un aliment très léger et très nourrissant, grâce à une heureuse proportion de matières azotées et de matières grasses.

En somme, c'est un Chocolat très concentré dont la fabrication est irréprochable.

Pour être au courant des livres en vogue les plus récents, il suffit de parcourir à notre dernière page le gracieux panorama des dernières publications de la librairie Charpentier et Fasquelle qui fait preuve d'un goût et d'un éclectisme des plus heureux dans le choix de ses éditions.

La 30^e édition du curieux ouvrage de M. Paul Mariéton : *Une Histoire d'amour* (les amants de Venise, George Sand et Alfred de Musset), vient de paraître à la librairie G. Havard fils, 27, rue Richelieu, Paris. (V. aux annonces).

GAZETTE THÉÂTRALE

Ce soir :
A la Comédie-Française, 8 h. : *Mieux vaut douceur... Et violence et l'Aventurière*.
A l'Opéra-Comique, 8 h. 1/4 : *Mignon*.
A l'Odéon, 8 h. 1/2 : *Allez, Messieurs ! et l'Etranger*.

A la Bodinière, à 3 h. : *Fables de la Fontaine*, musique de M. Charles Lecocq. M. George Vanor. Mlle Odette Dulac.
A 4 h. 1/2 : *Ni vu ni connu*, fantaisie. Mlle Deval, MM. Tarride et Prince.

Aux Folies-Dramatiques, aujourd'hui, à une heure et demie très précise, répétition générale pour la presse de l'*Auberge du Tohu-Bohu*.

Messieurs les critiques, soiristes et courriéristes seront reçus au contrôle sur la présentation de leur carte. Mercredi, première représentation.

La répétition générale de *Messidor* à l'Opéra aura lieu le mardi 16 et la première représentation le vendredi 19.

Ce soir, au Châtelet, 101^e représentation de *la Biche au bois*.

Voici les quelques premières de la semaine :
Mercredi soir, première représentation de *l'Auberge du Tohu-Bohu* aux Folies-Dramatiques. Première de *Phryné* aux Folies-Bergère.

Jeudi, à 2 h. de l'après-midi, répétition générale de *la Douleur* au Vaudeville.

Jeudi soir, première du *Mari de la débutante* au Gymnase (pas de répétition générale).

Vendredi soir, première de *la Douleur* au Vaudeville, *Kif-Kif revue* à l'Eldorado; dans l'après-midi de cette même journée, répétition générale de *la Terre-Neuve* au Palais-Royal.

Samedi soir, première représentation de *la Terre-Neuve* au Palais-Royal; dans l'après-midi, répétition générale de *la Loi de l'homme*, à la Comédie-Française.

Quant à l'Opéra, la première de *Messidor* est subordonnée à l'achèvement du décor du ballet.

Si ce décor est prêt d'ici deux jours la répé-